Avicenne

et l'éthique des sciences et des technologies aujourd'hui



Division de l'Éthique des Sciences et des Technologies



VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM

Avicenne

et l'éthique des sciences et des technologies aujourd'hui





Illustrations
Couverture : portrait d'Avicenne
Couverture de dos: La médaille du Prix Avicenne d'éthique scientifique.

Composé et imprimé dans les ateliers de l'UNESCO

Publié en 2004 par l'Organisation des Nations Unies
pour l'éducation, la science et la culture
7, place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP

© UNESCO 2004
Printed in France
SHS-2004/WS/9

Introduction :
une vie de héros (980 – 1037)

Abu Ali al-Husain ibn Abdallad ibn Sina, connu aussi sous le nom latin d'Avicenne, fut un des scientifiques et des philosophes les plus éminents des Xe et XIe siècles. D'origine persane, il est né près de Boukhara en l'an 370 de l'hégire. Il vécut, dans le monde perse, une vie agitée parsemée d'errances, d'emprisonnements et de fuites. C'était l'âge d'or de la philosophie et de la vie de l'esprit dans le monde islamique, en même temps qu'une période politiquement agitée et instable, avec le déclin du pouvoir du khalifat de Bagdad et le déferlement de la puissance turque dans le monde perse et monde arabe. Âge d'or pour l'esprit dans une civilisation déclinante : voilà qui, avant même de parler de philosophie, est un point commun entre Platon, Aristote et Avicenne. Comme l'écrit Hegel dans la Préface de ses *Principes de la philosophie du droit* :



La chouette de Minerve ne prend son envol qu'à la tombée de la nuit.

Avicenne était un enfant exceptionnellement précoce et, dirait-on aujourd'hui, surdoué. Dès ses douze ans, il est plus fort qu'aucun maître et doit se passer de précepteur dans son apprentissage. Doté d'une mémoire prodigieuse, il connaît le Coran par cœur à dix ans, et, avant dix-huit ans, la *Métaphysique* d'Aristote, ainsi d'ailleurs que la *Théologie* qu'on attribuait alors à Aristote, bien qu'il ne s'agisse en fait que d'une compilation de fragments de Plotin. L'ensemble de ses références, de toutes façons, sont dues à sa mémoire, puisqu'il mena une vie d'errance, ne pouvant certes se transporter avec une bibliothèque qu'il ne possédait d'ailleurs pas.

Il apprit par exemple seul la médecine, dont il dit, dans son autobiographie, qu'elle « n'est pas une science difficile ». Il semble en fait qu'une seule chose lui ait jamais semblé vraiment difficile : cette *Métaphysique* d'Aristote qu'il a lue quarante fois sans arriver à la comprendre. C'est l'œuvre d'Al-Fârâbi, celui qu'on appelait le « second maître » (après Aristote, précisément), qui lui permit de sortir enfin de cette situation douloureuse, et inédite pour un tel génie.

Vers dix-sept ans, il domine la quasi-totalité du savoir de son temps, en matière de philosophie, de médecine, de mathématique, de droit, de religion ; il passa le reste de sa vie à approfondir un savoir qu'il possédait

alors déjà. Il est déjà un médecin réputé. Une rencontre décisive fut celle du prince de Boukhara. Avicenne l'ayant soigné, il lui donna accès à sa très riche bibliothèque. Il n'était qu'un exceptionnel surdoué, il put alors devenir un savant universel.

À la mort de son père (lorsque Avicenne avait à peu près vingt- trois ans), il doit subvenir à ses propres besoins. Ses moyens de subsistance sont la médecine et la politique. Il excellait dans ces deux arts : en médecine au point qu'il guérissait des patients considérés incurables, que ses collègues les plus éminents recherchaient son enseignement, et qu'il est l'auteur du *Canon de la médicine (Al Qanun fi l-tibb)* qui fut enseigné en Europe jusqu'au XVII^e^ siècle, et en Orient jusqu'à nos jours. En politique, il excellait suffisamment pour avoir fait carrière quarante ans, au service des divers souverains que son errance le mena à rencontrer et à servir. C'est la nuit, dans ces quarante années de sa maturité, qu'il étudie, qu'il lit et qu'il écrit, le jour étant consacré aux affaires de la cité.

D'un caractère entier, il n'était pas avare de critiques ou discret quand il était mécontent. Il était également conscient de ses dons, comme en témoigne ces vers tirés de son autobiographie :

Depuis que je suis grand, aucun pays ne peut me contenir
Depuis que mon prix a augmenté, je manque d'acheteurs.

Il est également porté sur les plaisirs de cette terre, en particulier le vin et



les femmes. Il accorde d'ailleurs beaucoup d'importance à l'hygiène sexuelle dans ses traités médicaux. Citons à nouveau son autobiographie:

> ***Dieu a été généreux avec moi, j'utilise donc tous mes dons comme il convient.***

Malheureusement, une part significative de son œuvre est perdue. Parmi ce qui nous est resté, on compte en particulier le fameux *Canon de la médecine ;* le *Livre de la guérison (Kitab al-Shifa)*, un ouvrage de philosophie de vaste ampleur, qui est un des jalons essentiels de la redécouverte des penseurs athéniens dans le Moyen Âge occidental tardif ; des commentaires de sourates du Coran ; des poèmes ; quelques commentaires d'Aristote (*Al Mubhathat*) ; quelques œuvres sur la géologie, les fossiles, les métaux et la musique comme part des mathématiques (en persan, la seconde partie du *Danesh-Nameh*) ; et enfin son autobiographie complétée par son fidèle disciple Al-Juzajani (*Al-Sira bi Qalam Sahib al Sira*).

Tous ces ouvrages témoignent non seulement d'une culture encyclopédique, mais de son influence intellectuelle sur plusieurs des domaines du savoir auxquels il s'est intéressé. Est en particulier définitivement perdu, car détruit de son vivant, son *Traité de philosophie illuminative*, qui, au travers des réponses à vingt-huit mille questions, constituait la somme de la philosophie personnelle d'Avicenne, philosophie qu'il appelait lui-même *Philosophie orientale.*

Au-delà de la révérence qu'on doit à un aussi grand savant, pourquoi le nom d'Avicenne est-il aujourd'hui synonyme d'autorité morale et d'éthique, donnant son nom à des fondations, des associations philosophiques ou médicales, des hôpitaux, des librairies, et finalement, au Prix d'éthique scientifique que l'UNESCO et la République islamique d'Iran décernent désormais ? C'est la question que nous allons étudier dans ces quelques pages.

I. Un trait d'union entre Orient et Occident

La tradition rationaliste de l'Islam

AVICENNE nous intéresse notamment parce qu'il peut être considéré comme un trait d'union entre les cultures occidentale et islamique. D'abord, il existe indéniablement une tendance occidentale à considérer la science comme un phénomène purement européen. On oublie non seulement que notre écriture, la notion du zéro et les démonstrations



mathématiques sont nés aux premiers temps historiques dans cette région, mais encore, que les sciences exactes ou la méthode expérimentale, dont la modernité est si fière, proviennent de ce qu'on appelle aujourd'hui le Moyen-Orient. Indéniablement, le nom même d'Avicenne évoque ce fait que la sagesse et la science occidentale ont leurs racines dans le monde islamique. L'histoire de l'Occident et celle de l'Islam ne sont pas deux lignes parallèles, avec quelques traits d'union ou de désunion occasionnels. Ce sont des trajets intimement mêlés. En faisant référence au nom d'Avicenne, on rappelle à quel point la Perse en particulier est le lieu d'une tradition rationaliste et d'une civilisation infiniment cultivée, noble et ancienne.

Cette référence renvoie, même, on peut le dire, à une époque où l'Occident est un lieu de barbarie et d'obscurantisme, qui a connu une indéniable régression de civilisation pendant les cinq siècles qui ont suivi la chute de l'empire romain d'Occident. À la même époque le monde perse rayonne de tout ce que l'esprit humain possède de meilleur. On pourrait dire que le seul niveau de sa médecine suffit à montrer que le monde oriental d'alors est à un niveau de « développement » supérieur à celui de l'Europe féodale. C'est donc à une relativisation de cette notion, qui a été si importante au XX^{e} siècle, de *développement*, et de la vision simpliste et linéaire de l'histoire qui la sous-tend, que nous invite déjà la seule mention du nom d'Avicenne.

La postérité philosophique d'Avicenne

Du point de vue philosophique, on a connu en Occident Avicenne et Averroès avant même de redécouvrir les textes de Platon et d'Aristote, et de faire un travail critique dessus. Néanmoins, c'est par ces penseurs islamiques, et traduit de l'arabe, que l'Occident a « redécouvert » les grands Grecs, à partir du XIIe siècle, préparant ainsi la Renaissance européenne et son retour à l'Antiquité. Dès avant cette renaissance, c'est encore de ces penseurs islamiques que Thomas d'Aquin est nourri. Toute la fin de sa vie est une bataille contre l'hérésie averroïste du monopsychisme, et il oppose ainsi la lecture d'Aristote que fait Avicenne à celle que fait Averroès. Au-delà de cette opposition à Averroès, et sans rentrer dans les subtilités théologiques, Avicenne est, en philosophie, l'inventeur de la distinction entre *l'être*, *l'essence* et *l'existence*. En cela, sa postérité est immense, et elle ouvre la voie, non seulement à l'œuvre de Thomas d'Aquin, qui le cite près de 400 fois dans sa *Somme théologique*, mais à toute la tradition scolastique sur les preuves de l'existence de Dieu, sur la contingence, la possibilité et la nécessité. Il n'est pas jusqu'aux idéalistes allemands qui ne lui soient redevables de parties fondamentales de leurs doctrines. La *Logique* de Hegel elle-même, s'organise en *Logique de l'être* et *Logique de l'essence* (qui contient précisément la question de l'*existence*) ;

Descartes ou Spinoza ne sont pas moins dans un dialogue implicite avec la philosophie d'Avicenne, telle qu'elle se manifeste en particulier dans ses commentaires d'Aristote.

Qui plus est, l'influence d'Avicenne, à la différence de celle d'Averroès, est restée fondamentale en Orient et dans le monde islamique. En cela, donc, le nom d'Avicenne n'insiste pas seulement sur la dette culturelle de l'Occident à l'Islam ; il insiste sur le fait que ces deux sphères qui, à bien des égards, s'opposent encore aujourd'hui, ont une racine commune fondamentale. Mentionnons aussi la place très importante qu'occupe Avicenne dans la tradition juive, notamment au travers de son influence déterminante sur Maïmonide, témoignant ainsi également de la proximité spirituelle des traditions juive et islamique.

Les enseignements de la vie d'Avicenne pour nous

AVICENNE n'est pas seulement l'héritier de l'Antiquité, qui incarnerait la nostalgie de la « belle unité » grecque de l'homme. À bien des égards, il est plus proche de nous que des Grecs. Ceci se manifeste au travers de sa vie même. Pour un Grec, Avicenne serait apparu comme un esclave parce qu'il devait travailler pour gagner sa vie. En tant que tel, dans la vision grecque classique, il n'aurait pas eu de légitimité à s'occuper des affaires de la cité, car sa situation personnelle interdisait qu'il puisse se consacrer à l'intérêt

général. C'est pourtant précisément par ce statut de « travailleur » qu'Avicenne est plus proche de nous. Nous admirons cette capacité de surmonter l'adversité, et de réaliser, sans avoir « d'indépendance financière » plus que bien des savants nobles, financièrement indépendants. Newton, Buffon, Platon, par exemple, étaient fortunés et d'extraction noble, et n'avaient pas à se soucier de leurs moyens de subsistance. Avec Avicenne, au contraire, la science n'est pas, comme chez Aristote, un luxe que seul le riche pourrait pratiquer. Dans l'éthique des sciences et des technologies aujourd'hui, ceci ne nous renvoie pas seulement au statut des individus, mais également à celui des États : la science ne doit pas être réservée aux plus riches, aucun pays ne doit en être privé.

La vie d'Avicenne soulève aussi la difficulté du statut du savant. Il est fondamentalement soumis à la bonne volonté des puissants, dépendant des sponsors. Quand on s'interroge sur l'éthique scientifique, il semble évident que l'indépendance du savant et celle de la science doivent être garanties, et nos institutions modernes de recherche y pourvoient. Mais pour Avicenne, il n'y avait ni institut de recherche, ni université, comme pour nos savants contemporains ; ni même de cour de François 1er ou des Médicis, qui considéraient de leur devoir de donner à des savants et artistes de la Renaissance les moyens d'une activité respectée et reconnue. Il dut trouver seul le financement de sa recherche : travailler le jour pour pouvoir

étudier et écrire la nuit. Il dut également souvent errer, changer de situation, de maître, connaître la prison. Bref, aucune charte ne lui garantissait une indépendance qu'il a dû conquérir et défendre lui-même.

Un autre enseignement éthique de la vie d'Avicenne a évidemment trait à sa carrière politique. Chez Avicenne, l'histoire retient le savant, mais la politique était son « travail de jour ». Depuis les débuts de la philosophie se pose la question des rapports du philosophe et du pouvoir politique, et en particulier de l'implication du philosophe dans la vie politique. Platon invente le « philosophe roi », mais lui-même est dégoûté de la politique et refuse d'y prendre part. Aristote également se tenait loin du pouvoir mais il fut le précepteur d'Alexandre. Avicenne, lui, réalise cette quadrature du cercle, au sens où il fut, toute sa vie, un politique et un brillant orateur. On ne sait pas grand'chose de ce qu'il a réalisé dans ce domaine du politique, mais, connaissant son caractère entier, il n'est pas imaginable qu'il ait dissocié sa recherche théorique de cette activité – il semble même que ce soit là une des raisons de son relatif manque de prudence, qui l'obligea à changer plusieurs fois de maître. Par conséquent, la figure d'Avicenne réfute la séparation que nous pratiquons, et que thématisa Max Weber, entre le savant et le politique, et en cela elle assume la tradition platonicienne du philosophe-roi, ou plutôt, ici, du philosophe-vizir. La pratique politique d'Avicenne dépendait forcément, d'une part de sa connaissance de la nature humaine au travers de la médecine, et d'autre

part, de ses conceptions politiques dictées par sa lecture du Coran et par sa parfaite connaissance du droit. Avicenne incarne donc l'idée que le savoir n'est pas la seule affaire des savants. Il concerne non seulement le domaine des affaires privées de l'individu (la *poiesis* grecque, la sphère de la production, des activités qui ne valent pas par elles-mêmes mais en vue d'autre chose), mais aussi celui des affaires publiques de la collectivité (la *praxis* grecque, les activités qui sont à elles-mêmes leur propre fin). Voilà bien de quoi amorcer et entretenir une réflexion sur l'éthique des sciences et des technologies : s'interroger sur la fameuse impartialité de la science, et questionner sa supposée indifférence à la politique…

II. Un homme de la Renaissance ?

Avicenne porte l'héritage de l'Antiquité…

L*ES* sciences et technologies dont nous sommes si fiers, nous les tenons de la sphère de civilisation islamique. Alors que l'Europe avait oublié les enseignements de l'antiquité gréco-romaine, le monde perse en conservait et en développait soigneusement l'héritage. C'est l'empereur romain d'Occident (Justinien) qui a dissout l'Académie créée par Platon. C'est dans la tradition dont Avicenne est en quelque sorte le centre que, pendant près de 800 ans, ont été conservées les œuvres de Platon et d'Aristote, et la science grecque dans son ensemble (elle-même, d'ailleurs, héritière de la science égyptienne). « L'Orient » a ainsi hérité la médecine et la philosophie des grecs, avec les mathématiques, la logique et l'astronomie. Il a également hérité le droit des romains ; sans aucun doute la tradition d'un droit écrit fondé sur les lois et le sujet de droit était bien absente du système féodal européen, alors que le juridisme est tout à fait au cœur de la culture islamique. Avicenne incarne également cette continuité du droit, en

particulier par ses commentaires du Coran, sa lecture d'Al-Fârâbi, et son activité politique.

L'opposition entre Orient et Occident allait se cristalliser, et pour presque un millénaire, quelques décennies après la mort d'Avicenne : les croisades commencent en 1096. Là les « Franj » manifestent leur étrangeté à cette culture et à cette tradition, leur ignorance des racines gréco-romaines qu'ils partagent avec le monde islamique. C'est d'ailleurs dans cet affrontement que l'Occident retrouva ses racines : les derniers Croisés ramènent les textes d'Avicenne, d'Averroès, et les traductions arabes d'Aristote et de Platon, entre autres, suscitant l'école des traducteurs de Tolède au XII^e siècle. C'est par ce long chemin, l'émergence de l'étude critique des textes, le retour à la science, à la logique d'Aristote, que se dessine la fameuse Renaissance qui inaugure la modernité européenne. (Nous entendons ici modernité au sens des historiens, comme relatif à l'époque qui suit le Moyen Âge, et dont on peut se demander si elle est finie). On a découvert et lu Avicenne, en Occident, avant même de lire Aristote.

…mais il préfigure également la modernité



À bien des égards, Avicenne est tout à fait comparable aux grands génies et aux humanistes de la Renaissance européenne, et il leur ôte même de leur originalité. En effet, on considère habituellement comme caractéristiques de la Renaissance : le retour à la science grecque et à l'Antiquité, la figure de l'humaniste impliqué dans tous les champs du savoir et de la culture, le souci de l'efficacité, le refus des explications magiques, la rigueur et l'esprit critique. Or, Avicenne pratiquait les méthodes de la science grecque plus de cinq siècles avant la Renaissance, et c'est à lui (et à quelques autres savants de la sphère arabo-persane) que l'Occident doit cette (re)découverte de son histoire et de ses racines. Il est également l'incarnation de l'idéal humaniste de la curiosité et du savant universels. Ses méthodes scientifiques étaient imprégnées de rigueur, d'esprit d'observation et d'expérimentation. Il faut aussi mentionner l'organisation même de l'Université, avec les cours, les examens, les diplômes, le serment pour les médecins. Cette organisation est, elle aussi, héritée du monde islamique des X^{e} et XI^{e} siècles.

Par cela même, parce qu'il est une figure anticipant l'humanisme, Avicenne porte un message d'éthique, et de foi en l'homme. Il incarne le progrès moral qui devrait toujours accompagner la science. La

pluridisciplinarité, en particulier, nous renvoie à l'éthique des sciences et des technologies. En effet, un aspect fondamental du besoin d'éthique dans les sciences et les technologies aujourd'hui tient à la vision partielle qu'ont, par force, nos scientifiques et nos ingénieurs du monde : spécialistes dans leur champ, ils semblent condamnés à méconnaître l'essentiel des autres champs. Par cela même, il semble qu'il leur soit impossible d'avoir une vision globale du monde, et plus encore de l'impact dans le monde de leur travail. Or qu'est l'éthique des sciences et des technologies sinon la conscience du rôle de la science et de la technologie dans le monde ? Sans aucun doute, ce problème tient à l'étendue du savoir. Il semble impensable qu'un savant d'aujourd'hui possède tout le savoir de son temps, comme c'était le cas d'Avicenne, alors que même nos plus grands mathématiciens ne connaissent qu'une partie de la mathématique, sans parler des médecins, physiciens, etc. Mais ce qui doit plus encore nous inviter à réfléchir, ce n'est pas cette étendue du savoir d'Avicenne, mais sa qualité : pour lui, l'ensemble du savoir est un. S'il possède toute la science de son temps, ce n'est pas comme un ensemble, mais comme un tout, une unité.

De plus, il serait grossièrement inexact d'assimiler Renaissance et éthique. Car l'émergence de la modernité européenne ne peut se décrire uniquement par cette grande curiosité et ce renouveau de la science. La modernité occidentale, dans l'héritage de laquelle nous vivons

vraisemblablement encore, ne se constitue sans doute pas comme un simple retour, par-delà le Moyen Âge, à l'Antiquité gréco-romaine. Elle est aussi initiée par des éléments fondateurs comme la Réforme, la découverte et la conquête du continent américain, les guerres de religion, le développement de nouvelles sciences, comme l'optique ou la géométrie analytique, un rapport nouveau à la nature… Or, il y a toutes les raisons de douter qu'Avicenne préfigurait ces aspects-là de la modernité européenne.

III. Avicenne comme figure de l'harmonie de l'homme et du monde

MAIS ne sont-ce pas précisément ces aspects qui forcent à poser la question éthique ? En effet, si nous considérons l'éthique sous l'angle de l'étendue de la science, nous devons aussi nous interroger sur la *nature* du rapport au monde que l'éthique suppose. Chez Avicenne, l'homme est à la

recherche d'une harmonie avec la nature : il cherche à la connaître, à s'y conformer, à l'épouser en somme. Dans la modernité européenne, l'homme domestique la nature. Il l'enferme dans des équations et des lois (ce que Kant thématisa au XVII[e] siècle comme *le pouvoir législateur de la Raison*. La philosophie est toujours très en retard sur l'histoire…). Ce n'est pas là seulement une observation épistémologique. L'homme moderne européen a vis-à-vis de la nature, vis-à-vis de la planète, une attitude de possession.

Caractérisation de la modernité comme violence faite au monde

CE Prométhée se considère comme le centre du monde, voit l'univers comme un objet livré à la réalisation de ses ambitions. La Réforme atteste de la dimension spirituelle de cette révolution : elle accorde une valeur infinie à l'individu, le thématise comme unique acteur de son salut. L'homme consomme le monde, le détruit pour son profit d'une façon qui n'a pas de précédent dans l'histoire du monde. Ainsi, le Brésil doit son nom à un arbre qui couvrait la bande côtière, et que les colonisateurs nommaient, du fait de sa couleur rougeoyante, le Braisil. Un siècle après l'arrivée des colonisateurs, cet arbre avait entièrement disparu, sur toute la bande côtière d'une centaine de kilomètres de large qui constituait son milieu naturel, prisé comme il l'était dans les cours d'Espagne et du Portugal.

L'exploitation irraisonnée des ressources est, dès les premiers temps, une caractéristique de la modernité occidentale. Elle se poursuit exemplairement à la révolution industrielle avec le paradigme du moteur à combustion, et l'absolue suprématie donnée aux énergies fossiles sur les énergies naturelles ou, comme on dit aujourd'hui, « recyclables ». On trouve aussi cette même caractérisation de la modernité dans le capitalisme, dont Max Weber a si bien montré le lien étroit avec la Réforme : le principe même du capitalisme est l'accumulation du capital, donc, en un sens, le refus des bornes, quelles qu'elles soient.

La question éthique se pose ici sans aucun doute, notamment dans sa dimension environnementale et écologique. Un aspect non négligeable du débat sur l'éthique des sciences et des technologies consiste à étudier cette tension entre, d'un côté, la finitude des ressources naturelles et de la planète, et, de l'autre, l'infini des désirs humains. Or, quand on fait référence à Avicenne, on fait référence à ce savant universel d'avant cette institution de la modernité. La figure d'Avicenne est une figure éthique, qui témoigne de l'exigence d'harmonie de l'homme avec son monde, une harmonie que les temps modernes ont oubliée, et que notre époque voudrait retrouver.

Quand on dit que la question éthique ne pouvait se poser comme telle avant la Renaissance, il y a aussi une raison historique à cela. Si on songe à nouveau au rapport de l'homme à la nature, à son environnement,

le pouvoir de l’homme est évidemment un aspect discriminant : le conflit entre l’action de l’homme et la finitude de son monde se manifeste d’autant plus que l’homme atteint les limites de son monde. Or, cela n’est notoirement pas le cas avant qu’on découvre l’Amérique : personne, auparavant, n’a une idée de l’étendue du monde – voilà qui ne devient possible que grâce aux grands explorateurs, Colomb, Magellan, et d’autres. La Renaissance marque la première rencontre de l’homme avec les limites de la planète. Il est clair que la tension née alors ne peut que s’aviver avec la perspective de l’épuisement des ressources fossiles, la déforestation, la pénurie d’eau douce ou l’effet de serre. Si donc, dans le monde d’Avicenne, l’homme cherchait à vivre avec son monde, c’est aussi parce que la mesure de ce monde excédait celle de l’homme. La comparaison entre notre temps et celui d’Avicenne peut ainsi susciter en nous cette prise de conscience que, à la différence d’Avicenne, nous avons une responsabilité quant à notre environnement.

Vision unitaire de l’homme dans la médecine d’Avicenne

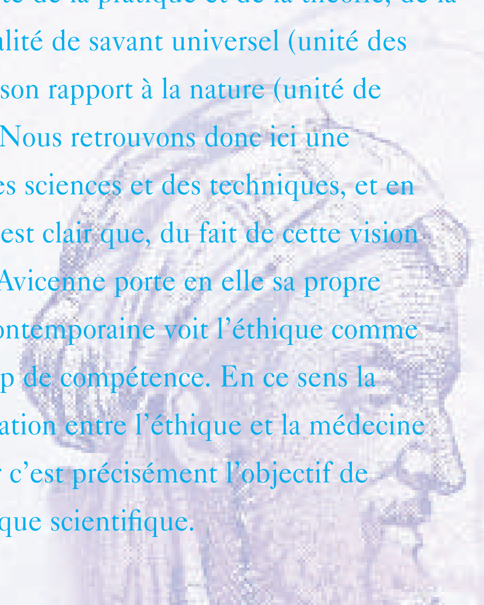
AU sein de la science grecque, la médecine occupe une place privilégiée. Avicenne est excellent connaisseur de la tradition hippocratique. Il n’ignore évidemment pas le fameux *serment d’Hippocrate*, dans lequel on voit aujourd’hui comme la première manifestation historique de l’éthique scientifique. Mais c’est peut-être là son lien le plus superficiel avec l’éthique scientifique. En effet, il faut d’abord remarquer que cette médecine est assez fondamentalement différente que ce nous appelons aujourd’hui ainsi en Occident. En particulier, et sans négliger le moins du monde l’acuité de l’observation expérimentale, elle est une approche unitaire, qu’on dirait aujourd’hui « holiste » de l’individu. Avicenne ne considère pas l’individu comme un ensemble de parties séparées, ou comme une mécanique compliquée. Il avait certes développé une anatomie-physiologie que la Renaissance renia avec violence, lorsque Léonard rejette l’anatomie d’Avicenne et que Paracelse brûle le *Canon*. Mais il voit l’homme comme un tout. Il ne fait en particulier pas la distinction si nette qu’on fait aujourd’hui entre le corps et l’esprit. On raconte qu’il attachait une grande importance à la vie psychique de ses patients, au point de limiter là, dans certains cas, son traitement. Ainsi aurait-il guéri un jeune homme d’une mystérieuse maladie en devinant

qu'il éprouvait un amour secret, et en lui prescrivant simplement de rejoindre et d'épouser sa bien-aimée (on raconte la même histoire à propos de Galien, mais, quoiqu'il en soit, elle illustre l'esprit de la médecine d'Avicenne). Ce qui nous apparaît aujourd'hui comme psychosomatique était pour lui une maladie comme une autre. Il considère d'ailleurs, dans sa clinique, l'état amoureux comme une pathologie, à côté de la mélancolie ou de l'épilepsie, que de surcroît il décrit et analyse avec clairvoyance.

Or c'est précisément une autre façon de caractériser la modernité que d'insister sur son approche partielle de l'homme, laquelle est d'ailleurs l'objet de critiques continuelles dans la médecine contemporaine. Lorsque, à la Renaissance, la médecine fut révolutionnée par la reconsidération de l'anatomie, la nouvelle théorie de la circulation sanguine, la découverte de l'importance du réseau nerveux, on a commencé à envisager le corps sous un aspect purement mécanique. De manière générale, la science (ainsi la physique) s'est défaite de la vision aristotélicienne et finaliste des choses, au profit d'une considération toujours plus mécanique de la causalité. Descartes témoigne exemplairement de cette approche. Avec sa distinction radicale entre la matière et la pensée, il décrit l'esprit comme absolument séparé du corps. Le corps est régi par la mécanique, et d'ailleurs, les animaux sont comme des automates. L'esprit a, lui, sa logique propre, et l'interaction entre les deux se fait par la glande pinéale. On est bien loin de l'unité des affections de l'esprit du corps dans la médecine d'Avicenne.

Dans ce mouvement de la modernité, on tend à faire de la médecine plus une science ou une technique qu'un art. Les remèdes, par nature, adressent alors le mécanisme de la maladie, sans essayer de donner un sens à celle-ci. Pour reprendre une formule célèbre, la médecine moderne, en pénétrant les mécanismes de la maladie, a naturellement été amenée à privilégier le traitement de la maladie sur celui de l'individu, au profit d'ailleurs d'une efficacité que nul ne songe à nier.

Ce qu'on retrouve donc dans la médecine d'Avicenne, c'est cette unité de l'homme qui se manifestait déjà dans la vie d'Avicenne par son implication dans la vie politique (unité de la pratique et de la théorie, de la science et de la politique), par sa qualité de savant universel (unité des différentes parties du savoir), ou par son rapport à la nature (unité de l'homme et de son environnement). Nous retrouvons donc ici une invitation à un débat sur l'éthique des sciences et des techniques, et en particulier la bioéthique. En effet, il est clair que, du fait de cette vision unitaire de l'homme, la médecine d'Avicenne porte en elle sa propre éthique, alors que notre médecine contemporaine voit l'éthique comme une question en dehors de son champ de compétence. En ce sens la médecine d'Avicenne réfute la séparation entre l'éthique et la médecine (et plus généralement la science). Or c'est précisément l'objectif de l'éthique, que de s'intégrer à la pratique scientifique.



Conclusion :

Avicenne aujourd'hui

Nous avons vu qu'Avicenne était important pour la réflexion éthique à bien des titres : il apparaît non seulement comme un pont entre l'Orient et l'Occident, mais aussi comme un pont entre l'Antiquité et la modernité : préfigurant bien des aspects de la science moderne, il ignore les séparations entre les différents champs du savoir, entre le savant et le politique, entre la science et son éthique, et entre l'homme et son environnement. La modernité européenne a inventé ces séparations, et sans doute ce sont elles qui sont à l'origine du surgissement du problème éthique à notre époque. On ne peut certes pas pour autant ignorer que ces conceptions sont également liées aux progrès des sciences, des techniques, et des niveaux de vie de certains pays à l'époque moderne. Par conséquent, il serait absurde, sous prétexte de cette évolution historique, de faire d'Avicenne un bastion de la nostalgie ou de la volonté de remonter le temps : il serait faux de croire qu'Avicenne avait déjà résolu les problèmes que nous nous posons aujourd'hui dans l'éthique des sciences et des technologies. Mais il manifeste un esprit que, au travers du souci de l'éthique scientifique, nous

souhaitons aujourd'hui retrouver et refonder. Regarder vers Avicenne aujourd'hui pour l'éthique des sciences et des technologies, c'est un peu comme considérer ses parents dans une psychanalyse : en prenant la mesure des conséquences de notre séparation d'avec eux, nous ne cherchons pas à retomber en enfance, mais à surmonter les difficultés nées de ces traumas initiaux.

Avicenne est donc une splendide invitation à la réflexion sur l'éthique scientifique, une réflexion que l'UNESCO et la République islamique d'Iran encouragent désormais notamment au travers du Prix Avicenne d'éthique scientifique.



Bibliographie

Œuvres d'Avicenne en traductions anglaises et françaises

Avicenna on theology (Wisdom of the East series), J. Murray, Londres 1951.
Avicenna's psychology: An English translation of Kitab al-najat, book 2, chapter 6, (F. Rahman ed), Oxford University Press, Oxford, 1952.
Canon of medicine (al-Qânûn Fi'l-Tib), (adaptation L. Bakhtiar), Kazi Pubns, Lahore, 1999.
La métaphysique du Shifa', Livres I à X, (traduction G.C. Anawati), Vrin, Paris 1978-1985.
Le livre de science (Dânesh-Nâmeh), (traduction M. Achena et H. Massé), Les belles lettres, Paris 1955-1958, rééd. 1985.
Le livre du millénaire d'Avicenne, vol. I, (traduction et adaptation Z. Safâ et S. Naficy), Teheran, 1954-1956.
Livre des directives et remarques (Kitâb al-ishârat wa'l-tanbîhât), (traduction A.M. Goichon) Vrin, Paris, 1951.
Psychologie d'Avicenne, (traduction J. Bakos), Prague, 1956.
Remarks and Admonitions, Part 1: Logic (Mediaeval Sources in Translation, No 28), Pontifical Institute of Medieval Studies, Rome, 1984.
The life of Ibn Sina, (traduction W.E. Gohlman), State University of New York Press, New York, 1974.
The Propositional Logic: A Translation from Al-Shifa': Al-Qiyas, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht, 1973.

Études sur Avicenne

Afnan S.M., *Avicenna, His Life and Works*, Greenwood Press, London, 1958 (rééd. 1980).
Alverny (d') M.T., *Avicenne en occident*, Vrin, Paris, 1993.
Corbin H., « *Des origines jusqu'à la mort d'Averroès* » in : *Histoire de la philosophie islamique*, (édition originale Paris, 1964) Gallimard, Paris, 1986.

Corbin H., *Avicenne et le récit visionnaire*, Verdier, Paris 1954, (reed. 1999).
Janssens J. and de Smet D. (ed.), *Avicenna and His Heritage: Acts of the International Colloquium, Leuven - Louvain-la-Neuve, September 8-11, 1999 (Ancient and Medieval Philosophy Series 1)*, Presses Universitaires de Louvain, Louvain, 2002.
Kemal S., *The Philosophical Poetics of Alfarabi, Avicenna and Averroes: The Aristotelian Reception (Culture and Civilisation in the Middle East)*, Routledge Curzon, London, 2002.
Khan M.S., *Ibn Sina : Philosopher, Physician and Scientist, in: Islamic Culture 56*, 1982.
Lory P., *Philosophie et savants*, in : J.-C. Garcin (dir.), *États, société et cultures du monde musulman médiéval (xe -xve siècle)*, PUF, Paris 2000.
Morewedge P., *The metaphysica of Avicenna*, Columbia University Press, New York, 1973.
Morewedge P., *The metaphysica of Avicenna*, in *The Columbia Encyclopaedia*, Columbia University Press, New York 1973 (sixième éd. 2001).
Nasr S.H., *Three Muslim Sages*, Harvard University Press, Cambridge, 1963.
Sebti M., *Avicenne. L'âme humaine*, PUF, Paris, 2000.
Strauss L., *Le Platon de Fârâbî*, (traduction : Olivier Sedeyn) Allia, Paris, 2002.
Thomas d'Aquin, *Contre Averroès*, (édition originale Paris, 1270), (traduction: Alain de Libera), Garnier, Paris 1994.
UNESCO, *Avicenne (Ibn Sina)*, in *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée*, (vol. XXII, nos 1-2), UNESCO, Bureau International de l'Éducation, Paris, 1993.

Romans

Amin Maalouf, *Les croisades vues par les Arabes, la barbarie franque en terre sainte*, J'ai lu, Paris, 1985 ; traduction anglaise *The Crusades through Arab Eyes*, (traduction: Jon Rotschild), Saqi Books, London, 1985.
Gilbert Sinoué, *Avicenne ou la route d'Ispahan*¸ Gallimard, Paris, 1999.

Le Prix Avicenne d'éthique scientifique

Décerné conjointement par la République islamique d'Iran et l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO), et à l'instigation de la première, le Prix Avicenne d'éthique scientifique est décerné tous les deux ans depuis 2003. Il récompense les activités d'individus ou de groupes qui ont contribué à des travaux de recherche de qualité dans le domaine de l'éthique des sciences et des technologies.

Ce Prix doit servir à faire ressortir comme il se doit l'importance de l'éthique scientifique, à élargir la réflexion sur cette question, et la signaler à l'attention des scientifiques et du grand public. Il doit récompenser de préférence de jeunes scientifiques, de façon à les aider à obtenir la reconnaissance voulue pour leur recherche, ainsi que de renforcer la dimension internationale de leurs travaux.

Le prix est doté :

- d'une médaille à l'effigie d'Avicenne et d'un certificat,
- d'une somme d'argent,
- d'un voyage scientifique en République islamique d'Iran, au cours duquel sont prévues des allocutions dans des réunions pertinentes. Ce voyage scientifique peut inclure d'autres destinations sur invitation des États membres de l'UNESCO.

Le prix est décerné par le Directeur général de l'UNESCO qui se fonde sur les propositions qui lui sont faites par un jury international. Ce jury est composé de trois membres, de nationalités différentes, dont un membre de l'Asie centrale et du Sud-Ouest, nommés par le Directeur général parmi les membres de la Commission mondiale d'éthique des connaissances scientifiques et des technologies (COMEST).

L'éthique des sciences et des technologies est une priorité de l'UNESCO. Il appartient à la mission de l'UNESCO de « promouvoir des principes et des normes éthiques pour guider le progrès scientifique, le développement technologique et les transformations sociales », selon sa Stratégie à moyen terme pour 2002-2007.



Division de l'Éthique des sciences et des technologies de l'UNESCO

La Division de l'Éthique des sciences et des technologies de l'UNESCO reflète la priorité que l'UNESCO accorde à l'éthique des sciences et des technologies, en particulier la bioéthique. Un des objectifs de la stratégie à moyen terme de l'UNESCO pour 2002-2007 est ainsi de « promouvoir des principes et des normes éthiques pour guider le progrès scientifique, le développement technologique et les transformations sociales ».

La Division a notamment pour vocation d'apporter soutien aux États membres de l'UNESCO désireux de développer des activités dans le domaine de l'éthique des sciences, telles que le développement de programmes d'enseignement, la création de commissions nationales d'éthique, l'organisation de conférences ou la mise en place et le suivi des Chaires UNESCO.

La Division assure également le secrétariat exécutif de trois organes internationaux d'éthique : la Commission Mondiale d'Éthique des Connaissances Scientifiques et des Technologies (COMEST), le Comité International de Bioéthique (CIB) ainsi que le Comité Intergouvernemental de Bioéthique (CIGB).

UNESCO

Division de l'Éthique des sciences et des technologies

Secteur des Sciences sociales et humaines

1, rue Miollis

75732 Paris Cedex 15, France

http://www.unesco.org/shs/ethics





La médaille du Prix Avicenne d'éthique scientifique

UNESCO
Division de l'Éthique des sciences et des technologies
Secteur des Sciences sociales et humaines
1, rue Miollis
75732 Paris Cedex 15
France
http://www.unesco.org/shs/ethics